

Aziz, Lumière !*

* Réplique du film "Le Cinquième Élément", de Luc Besson.

Nouvelle sur le thème " cinéma et jeunesse".

Concours 2008 d'écriture de nouvelles de L'Association Française des Cinéma d'Art et d'Essai

Auteur : Thierry Poiret

Du haut de mes 12 ans, je ne demande pas mon reste. Je le prends. Céline aussi. Elle a onze ans passés, mais je n'ai jamais fait la différence. Depuis l'entrée en primaire, nous sommes dans la même classe. On partage la même table, sans parler des récréations. Et nous passons aussi tous nos mercredis ensemble. Ça ne l'empêche pas d'avoir ses copines, et moi mes potes. Mais quand on peut se retrouver, plus rien n'existe. Alors quand elle m'invite chez elle, je ne dis jamais non. Elle m'aime bien, et moi aussi je l'aime bien. Et mes parents sont toujours d'accord pour me laisser filer chez elle. Je la retrouve toujours à l'arrière de l'immeuble où elle habite, près des affiches. Je passe par la porte en fer qu'elle ouvre de l'intérieur. Si elle est en retard, je fais comme si je n'avais pas entendu le "gong" à l'ouverture de la porte pour entendre sa voix m'appeler : "Guillaume, viens" ou "Guillaume, dépêche toi, y a déjà du monde". Nous montons dans l'appartement, au dernier étage. Dans le salon, Céline a étalé ses devoirs sur la table. Il n'y a personne d'autre que nous deux. En fait, si, Alban est avec nous. Il vient avec moi quand il en a marre du vélo, surtout l'hiver. En tout cas, il n'y a pas d'adulte. Son père est au guichet, en bas. Sa mère est partie. Elle est partie il y a longtemps, pour toujours. Et c'est ce que son père lui a dit. C'est ce que Céline m'a aussi raconté, un jour de l'année dernière.

Alors une fois là-haut, je pose mon sac et nous commençons nos devoirs. Dans un moment, il y aura la sonnerie du début de séance. On l'attend en regardant discrètement la pendule, histoire de rien. On fait comme si on se concentrait sur notre travail. Mais la pendule attend que chaque minute soit écoulée pour avancer d'un saut de puce sur le cadran. C'est désolant de lenteur. Pour nous, ce sera la délivrance de cette interminable attente. A deux heures, on va l'entendre, c'est sûr. Enfin, pour l'instant, Céline est penchée sur notre dissertation de français. "Décrivez ce que vous feriez seul dans une salle de spectacle pendant la projection d'un film". C'est un sujet fastoche pour Céline. Enfin presque, car elle n'est pas si souvent seule que ça : elle se trouve très souvent là où je suis, et vice versa. Et pour ce devoir, on nous demande aussi de décrire ce que l'on ressent, sans faire de la guimauve, bien sûr.

- *Alban* : Alors ça, c'est pas du plus facile, coco. Déjà que tout seul, je m'ennuie. Alors savoir ce que j'en pense...
- *Céline* : Essaie d'imaginer !
- *Alban* : Imaginer quoi ?
- *Céline* : Imagine que tu es quelqu'un d'autre.
- *Alban* : Oui mais qui ? Et je fais comment ?
- *Moi* : Invente !
- *Alban* : Pff...

De Céline, je ne vois maintenant que ses cheveux et son nez qui pointe vers sa feuille. Son stylo s'agite dans des mouvements circulaires le long des lignes. Alban suce son crayon, la tête sur le côté ou regardant en l'air. L'inspiration lui viendra peut être dans la blancheur du plafond. Tandis qu'ils avancent chacun à leur manière, je regarde ma feuille. Elle est remplie par quelques lignes issues de la première idée. Et le reste est venu tout seul. J'ai tout en tête. Mais maintenant, il faut tout écrire. C'est fastidieux et long. Je n'en suis qu'au début et je n'avance pas. En plus, je devine par avance les commentaires habituels de la correction : "bien écrit mais dommage d'oublier par moment la langue française". Foutaise ! L'y connaît rien au style néo millénaire !

Bon, en fait, je contemple Céline. Elle est concentrée sur sa copie. Je n'entends que le léger bruit de la plume sur le papier et les pages qu'elle tourne. Quand elle relève la tête, je plonge. Je sais qu'elle me fixe un moment puis elle plonge à son tour quand je me redresse. Entre écrire et la regarder, je choisis la deuxième option, par paresse et par facilité. On dira que c'est mon côté contemplatif.

La sonnerie me sort de ma rêverie habituelle. Du coup, on abandonne tout sur place. Et on descend au rez-de-chaussée. En arrivant, la vitre du guichet nous renvoie notre reflet et il n'y a plus personne autour. Dehors la rue semble déserte. Tout est immobile. La porte vitrée de l'entrée est verrouillée. Les programmes et les plaquettes sont un peu éparpillés sur les étagères. Ça ressemble à une ville abandonnée. Tous les spectateurs ont donc pris place à l'intérieur. Alors on regarde l'affiche de chacune des deux salles. Elles sont directement agrafées sur le mur. On choisit en regardant les photos du film en dessous de l'affiche : ce sera celui où on voit un taxi jaune voler et des bagnoles de flics faire pareil. Alban fixe la photo d'un des personnages avec une tête de baroudeur.

- *Alban* : Oh, je le connais, lui ! je l'ai vu dans "le commando des douze gorilles", ou quelque chose comme ça...
- *Céline* : Ouais, en tout cas, sa tête me plaît. Et y a des costumes sympas. Alors c'est parti.

Comme c'est la première projection, on entre discrètement et on s'assied où on peut, Céline entre nous deux. J'adore les escaliers quand il n'y a plus de place comme aujourd'hui : Céline s'appuie alors confortablement contre moi. Surtout quand les films sont un peu longs ou font un peu peur. Celui-ci dure déjà depuis deux heures et Céline a mal aux fesses. Elle se relève un peu, une main posée sur ma cuisse, et se tourne à demi contre moi. Mais ça dure jamais plus de trois heures, c'est toujours comme ça. Alors maintenant que le film est terminé, on va jouer. Et le film, on va le refaire entre nous. On a la bande son de la projection suivante pour nous aider, les escaliers et les fauteuils des petits salons pour ça. Je sais que Céline se souvient de toutes les scènes, qu'elle n'a pas besoin d'une seconde projection.

Pour l'instant, on remonte à l'appartement où l'on va attendre le début de la deuxième séance. Céline nous y conduit sans un mot. Alban traîne derrière, essoufflé par les deux étages à remonter. On rejoint la cuisine et, assis sur les hauts tabourets, on parle du film en grignotant des biscuits.

- *Alban* : Ouah... C'était trop bon dans le paquebot, la bagarre générale.
- *Céline* : Ouais, pas mal. Encore mieux avec l'autre timbré de la radio.
- *Moi* : J'ai adoré quand ils refont la fille dans le tunnel de reconstruction et...
- *Alban* : Ah...C'est parce qu'on la voit à poil !
- *Moi* : Et quand les flics font une photo d'elle pour l'ordinateur.
- *Céline* : Allez arrête Alban, elle est belle cette fille.
- *Alban* : Tu parles ! elle est maigre, elle a les cheveux carottes trop cuites et elle est simple d'esprit.
- *Céline* : Attention, tu parles de l'être parfait.
- *Alban* : Parfaitement débile, oui...
- *Moi* : Bon alors, tout à l'heure, tu seras qui ?
- *Alban* : Qui vous voulez.
- *Céline* : Bon alors, tu seras le moine, et le type de la radio. Guillaume, tu feras le type du taxi.
- *Moi* : Tu feras aussi la cantatrice, Céline ?
- *Céline* : Ok. Allez, on y va, la séance a dû recommencer.

Je ne lui demande pas si elle incarne l'héroïne : c'est sans discussion possible devant l'évidence.

Alban s'empiffre tout en emportant quelques gâteaux supplémentaires alors que nous redescendons. La sonnerie de la deuxième séance nous ronfle dans les oreilles, le temps de dévaler les marches. Céline nous ramène au premier étage, mais derrière l'écran cette fois-ci. On reste sur le côté. On regarde pour la deuxième fois le début de l'histoire, mais à l'envers. C'est un peu étrange. On croirait pouvoir comprendre ce qu'il y a derrière le film, mais c'est seulement comme un miroir. C'est amusant, mais trop déconcertant. Céline nous tire dehors après la scène de la fille chez le prêtre

avec le mec du taxi. Elle sait qu'Alban et moi allons nous souvenir de cette dernière scène. Et elle nous emmène vers un des salons de l'étage. Elle se retourne et s'accroche à mon cou, me demande de la porter évanouie sur le divan. Je crois bien que le jeu a démarré. Alors je force du pied une porte invisible puis je la pose le plus délicatement possible sur le sofa. Elle a les yeux fermés. Elle est complètement abandonnée, un sourire sur les lèvres. A genoux à coté d'elle, Alban me regarde.

- *Alban* : Réveille-la doucement, cette jeune femme est le bien le plus précieux de l'humanité.
- *Moi* : Elle est parfaite ?
- *Alban* : Elle est PAR... FAITE.

Je caresse la joue de Céline. Elle reste immobile. Je lui demande de se réveiller. Elle persiste à rester endormie. Elle joue. Elle se tortille un peu. Elle fait la petite assommée, celle qui est perdue en se laissant sombrer à nouveau. J'insiste toujours en l'appelant. Je caresse maintenant son cou sous le lien en cuir de son collier. Les perles de bois roulent légèrement sur sa peau. Ca dure et elle ne bouge presque pas. Je caresse longtemps ses joues douces comme une crème sucrée. Et puis je me penche. Elle m'attend. Elle a des lèvres un peu épaisses, je le vois quand je m'approche. Puis mes lèvres touchent les siennes merveilleusement molles. Je la frôle à peine. La pression de mes lèvres reste légère. Elle m'offre trois secondes de ce petit bonheur. Puis déjà elle appuie fortement deux doigts sur ma tempe, comme le flingue trop lourd du taxi, menaçante mais sans retenir son sourire. Elle me force à continuer la scène. S'il le faut, elle me souffle la réplique. Je me relève et l'arme imaginaire me suit comme encastrée dans mon crâne.

- *Moi* : T'as raison, j'ai eu tort, j'aurais pas dû faire ça, j'aurais pas dû t'embrasser.
- *Céline* : Cé no ecto gamat ! Cé no ecto gamat !
- *Moi* : Eh le prêtre, ça veut dire quoi, déjà ?
- *Alban* : Jamais sans sa permission, en mondoshawan.

Je me redresse complètement. Le ton de Céline est féroce. Elle se place face à moi, me regardant intensément. Elle me dévisage. Elle respire bruyamment par le nez. Elle essaie de me terroriser. Mais mon attention se fixe sur ses narines qui se dilatent et retombent. Et c'est difficile de ne pas croiser à nouveau son regard. Elle ne me lâchera pas avant que le fou rire nous prenne ou avant la scène suivante. Elle pointe toujours sur moi le même calibre imaginaire qu'elle tient à deux mains. Et comme ça, je vous jure qu'elle est impressionnante.

- *Moi* : Moi c'est Corbain Dallas. Et toi comment tu t'appelles ?

Et nous voilà un moment transformés en primates, s'échangeant des formules de politesse avec de grands gestes pour se présenter l'un à l'autre.

- *Céline* : Leïlou.
- *Moi* : Leïlou... Corbain. Corbain... Leïlou.

Alban ajoute un "honk-honk" guttural, se frappant étrangement la poitrine, ce qui termine la scène. On se regarde en riant.

On s'est assis dans les fauteuils, tendant l'oreille aux sons étouffés de la salle de projection. Céline se lève et va ouvrir une minuscule armoire électrique. Elle relève deux ou trois interrupteurs et la bande sonore nous parvient parfaitement à travers les couloirs. Elle résonne même en écho depuis chaque extrémité par les hauts parleurs du bas et du haut.

- *Céline* : Alban, c'est à toi.
- *Alban* : Yes.

Alban prend la canne que lui tend Céline. Il se déhanche à travers le couloir avec la canne comme micro. Il tourne sur lui-même, mime à merveille l'animateur de radio survolté qu'est Ruby Rod...

- *Alban* : A donf !

Déjanté, il monte les escaliers en faisant se pâmer de jeunes filles virtuelles, et signe des autographes imaginaires. Nous le suivons dans sa joute verbale et allons d'un étage à l'autre. Alban

colle si bien au rôle que les côtes nous font mal. Le rire et la course nous exténuent. Quand il s'arrête, je pose mes mains sur mes genoux pour respirer, cassé en deux. Céline me rattrape et s'appuie sur moi. Puis il repart et nous devons courir pour le suivre. Quand il me tend le micro, je le prends à deux mains. J'ai du mal à m'immobiliser, attendant que Corbain Dallas me souffle la réplique, tellement je suis explosé. Et celle-ci une fois dite, les répliques suivantes s'enchaînent. Alban est déjà loin devant et nous devons cavalier à nouveau. Nous tournons ainsi dans les escaliers et les deux étages. Céline se cogne à mon épaule à chaque virage. Sinon elle m'attrape par la manche ou le bras pour que je la traîne dans notre poursuite. Quand je la regarde, son visage est éclairé de ce grand rire caractéristique des filles heureuses. Pour finir, nous nous effondrons à nouveau dans les fauteuils. Nous sommes vautrés sur les accoudoirs.

- *Céline* : Y a pas à dire, c'était green !

Elle rit. Elle ne peut rien dire d'autre.

- *Alban* : C'était super green, ouais !

Alban tient toujours la canne en travers de lui. Nous sommes secoués par des spasmes. On se calme un peu, puis on rigole à nouveau, nerveusement. Nos regards se croisent souvent. Et à chaque fois on rigole un peu plus. On se relève pour en réchapper. Mais je tombe à nouveau dans le fauteuil tellement j'ai la bougeotte. Céline tombe également, à demi sur ma cuisse et dans le creux de l'assise. Elle rit et elle oscille sans arrêt. Elle navigue contre mon épaule et laisse tomber sa tête contre moi. Ses cheveux sentent l'odeur forte du cuir. Et elle repart dans un nouveau fou rire, le menton dans ses genoux. Je la regarde, emportée vers l'avant. Je ne vois que son dos et sa nuque pendant un moment. Nous avons les larmes aux yeux. Puis Céline se jette sur le dossier et me regarde. Si je la dévisage maintenant, Céline soutiendra mon regard sans ciller. Elle ne perdra pas la face à ce jeu là. Et je pense que je m'échapperai le premier. Céline n'est pas du genre à se laisser intimider. Moi si quand c'est elle qui me regarde.

Céline se calme un peu et respire profondément. Le mouvement de ses côtes sous son tee-shirt me ravit. Nous avons perdu haleine en nous frottant et nous retenant contre les murs pour ne pas tomber. Emportés par l'allégresse du jeu, la déraison nous a ravi le fil de l'histoire. Nous tendons l'oreille à nouveau. Difficile d'entendre ce qui vient de la salle de projection pendant que l'air circule bruyamment dans nos poumons.

- *Céline* : Ca va être le moment où on voit la cantatrice. J'aime bien ce passage là.

- *Alban* : Pff, elle est un peu trop tuyautée cette gonze...

- *Céline* : Qu'est-ce que tu manques d'imagination. Regarde simplement.

Céline nous amène alors derrière la scène. Elle court devant nous. J'entends ses pas qui résonnent dans les couloirs toujours déserts. Une fois à la porte latérale, on attend que la lumière automatique s'éteigne. C'est toujours interminable. Je regarde Céline s'impatienter, puis on entre et on s'assied sur les marches, dans un recoin de l'espace sans lumière. Sur l'écran, le héros lit un carton : Plavalaguna, à l'envers. Céline se lève. Elle prend le pull d'Alban et le sien, les noue sur sa tête. Les manches pendent de chaque côté. Elle monte puis avance sur la petite scène, derrière l'écran. Il n'y a que deux mètres de profondeur. Elle a tout juste la place d'étendre ses bras. Elle est seulement éclairée par la lumière bleue du projecteur. Et elle mime la cantatrice dans la couleur bleutée de son costume. Sur le mur, il y a le reflet pâle de la diva et l'ombre de Céline à l'intérieur. Leurs silhouettes se découpent et se répondent. Les longs et souples tentacules du visage de la cantatrice dansent dans l'ombre chinoise des manches des pulls le long du visage de Céline. Et Céline imite sa grâce, ses gestes amples et nous regarde furtivement. Dans ces instants, je ne vois plus que son visage un peu allongé, ses joues un peu remplies, ses cheveux bruns au carré d'une forte densité. Son visage accompagne le mouvement de ses bras. Son corps souple sert à merveille la scène. Je suis le meilleur des spectateurs. Et je dois devenir le héros qui prend la belle dans ses bras pour la

sortir de scène. Je me lève et Alban me suit. Il entre dans le rôle qui lui incombe. Il prend l'allure d'un alien par une affreuse grimace, et tient comme lui une lourde arme imaginaire qui le fait reculer sous les coups de feu. Céline est maintenant dans mes bras, elle est touchée, et je l'allonge contre moi. Elle bouge les lèvres sans un son. Mais c'est comme si elle parlait, la double voix de la cantatrice fait l'illusion. Céline me fait un signe de tête. Je comprends que je dois continuer la scène jusqu'à ce qu'elle me montre où sont les pierres et s'éteigne. Je fixe le bas de son tee-shirt un moment, le temps que Corbain Dallas veuille bien dire "les pierres sont en moi". Alors je fais mine de renverser un Mangalore, et le faire tenir en joue par Alban. Je fais ça bien plus vite que Corbain Dallas : pas le temps des fioritures. Je relève doucement le tee-shirt de Céline. Je découvre le haut de son jean et son nombril. Je pose ma main à plat sur sa peau. Céline garde les yeux fermés. Elle a toujours le même sourire de contentement. Là où Corbain Dallas plonge sa main au plus profond de l'abdomen de la cantatrice, ma paume se referme à peine et se relève pour prélever la première pierre virtuelle. Et je recommence ainsi pour retirer délicatement les quatre pierres. Voilà, j'ai découvert le trésor caché qui va sauver le monde. Sans cicatrice, ni sang bleu. J'ôte délicatement le pull d'Alban de sa tête, dévoilant ses cheveux. C'est comme détailler son corps et découvrir à nouveau ce que j'aime le plus en elle. Je roule les pierres dans le pull et je me relève pour fuir dans les couloirs. Simultanément Alban se met à tirer sur des cibles fictives selon ce que la bande son dévoile. Il fait mine de crier, il délire, il tourne et se cogne aux murs. Il avance en titubant, tirant en l'air, derrière, devant, en dessous comme s'il était sur un balcon. Il rit autant qu'il tire. Nous faisons deux fois le tour des deux étages. Enfin il s'épuise jusqu'au petit salon. A nouveau, il se laisse tomber dans le grand sofa et il rit toujours autant. Céline nous rejoint. Alban ne cesse de me regarder. A chaque regard, le rire fuse. Il rit autant de sa dernière fusillade dans le couloir que de son talk-show de tout à l'heure. Il laisse sa tête pendre en arrière par-dessus l'accoudoir. Il tarit son rire ainsi. Il est en plein délire. Il ne contrôle presque plus ses gestes. Il laisse sa langue pendre par moment. Le regarder ainsi avec délice, c'est alors caresser la peau duveteuse de la folie douce.

De l'autre salle de projection sortent des spectateurs. Ils passent dans le couloir vers l'escalier qui les ramène à l'entrée, au rez-de-chaussée. Leurs voix et le brouhaha couvrent le fond sonore du film, et nous séparent un peu de notre jeu. Nous cachons nos visages dans nos mains. Nous rions et nous esquivons tous les regards. Certains murmurent dans notre dos leur désapprobation. Mais une fois le flot de personnes moroses passé, le couloir nous revient à nouveau. Et la musique et les dialogues viennent distinctement à nos oreilles.

A peine sommes nous calmés qu'une porte s'ouvre. Le père de Céline apparaît. Il trimbale quelques bobines de film qu'il emporte au rez-de-chaussée puis remonte. Nous le suivons dans la petite pièce de projection. Cela me rappelle l'entrée fracassante de Corbain Dallas dans la salle de contrôle. Alors je rentre et je fais mine de tirer, une fois, et demande :

- Y a-t-il quelqu'un d'autre qui veuille négocier ?

Le père de Céline se retourne. Derrière moi, Céline et Alban rient. Leurs gloussements me parviennent distinctement. J'ai soudain un doute sur la participation amicale à ce petit jeu de l'homme devant moi. C'est un grand moment de solitude. Heureusement, le père de Céline me sourit, un carton de plaquettes publicitaires dans les mains. Il le pose sur la table de côté et lève les mains.

- *Le père de Céline* : Non, personne.

- *Moi* : Alors ça va.

Céline et Alban me rejoignent, s'appuient contre moi.

- *le père de Céline* : Tout se passe bien ?

- *Céline* : Ouais, pas de problème. Le film en est où ?

- *Le père de Céline* : Je ne sais pas exactement. Regarde par le fenestron.

Céline me tire par le bras jusqu'à une petite ouverture rectangulaire. Nos deux visages s'y logent parfaitement. Alban tente de regarder entre nos épaules et nos têtes. Il se rabat derrière le projecteur pour tenter d'apercevoir quelque chose. Il a maintenant trouvé une troisième ouverture et s'y colle. Corbain Dallas a maintenant retrouvé Leïlou dans une bouche de ventilation. Céline attrape mon bras entre les siens. On regarde toujours l'écran de la salle.

- *Céline* : A ton avis, pourquoi il l'aime ?
- *Moi* : Je ne sais pas. Il n'y a probablement pas de raison claire.
- *Céline* : On tombe pas amoureux comme ça, tu crois pas ?
- *Moi* : Peut être que si. Elle est belle et fragile. Il la voit belle, et c'est sûrement pour ça.
- *Céline* : Et ça suffit ?
- *Moi* : Et bien, il est avec elle, il l'aime. Oui, je pense que ça suffit.
- *Céline* : Et tu vois ça comme ça, toi ?
- *Moi* : La diva lui demande de veiller sur elle, et il le fait. Tiens écoute, il la trouve vaillante, vulnérable, et vraiment très jolie. Regarde, il la dévore des yeux.

Alban reste immobile à sa petite fenêtre. Il est à nouveau complètement absorbé par le film. Pas un seul coup d'œil vers nous. Je suis toujours collé à Céline, et Céline à moi. Cela ne change guère, c'est tout le temps comme ça. Alban sait que pour rester dans le cercle, il doit nous surveiller. Nous pouvons bouger à tout moment, sans prévenir. Céline et moi décidons toujours rapidement de ce que nous voulons faire, et on le fait, de suite, sans attendre. Qu'importe qui est là. C'est seulement notre intérêt commun qui est primordial. Alors on peut oublier même Alban dans son coin.

- *Moi* : Ce serait bien si on regardait la fin du film derrière l'écran comme tout à l'heure.
- *Céline* : Oui, on a le temps d'y aller pendant que Corbain Dallas discute avec le président.

On glisse le long du mur puis vers la sortie de la pièce. Une fois dans le couloir, on court jusqu'à la porte. Les dialogues du film nous parviennent toujours par les hauts parleurs que Céline a laissés en marche. On arrive à la petite entrée. Elle met à nouveau son doigt sur ses lèvres. Je fais de même, me penchant un peu plus vers elle. Une fois la lumière éteinte, elle entre doucement s'assurant de ne faire aucun bruit. Derrière, je retiens la porte. Elle s'assure que tout se passe bien. C'est elle qui décide de tout ici. A tout moment le jeu peut s'arrêter si je ne suis pas les consignes. On s'assied à nouveau sur les marches latérales.

- *Céline* : Vas-y, va mettre les pierres.

Je m'exécute. Sur la petite plateforme devant la porte, je prends les pierres imaginaires et les place aux quatre coins. Céline s'est assise sur le bord de l'estrade derrière l'écran. Elle me regarde jouer tous les personnages en même temps. Je fais les questions et les réponses. Je me place à gauche, à droite. J'imité au mieux les acteurs. Je suis, tour à tour, le délirant Ruby Rod, l'anxieux et emprunté prêtre, le sauveur du monde qu'est Corbain Dallas. Dans ce dernier rôle, je me dirige vers Céline et lui demande que faire des pierres. Je l'allonge sur la scène, et elle me répond dans un souffle synchronisé avec celui de l'héroïne. Elle ferme les yeux et reste couchée sur le côté. Je retourne vers les pierres et la regarde. Elle a ouvert les yeux, elle sourit, toujours couchée sur le flanc. Sa tête est posée sur son bras. Elle est belle. Mais il faut continuer. Alors je la relève, la prends dans mes bras. La porte latérale s'ouvre sur le couloir sombre. La silhouette d'Alban se découpe dans le peu de lumière. Il avance et son visage se dessine alors sous la faible lueur renvoyée par l'écran. Il s'assied là en tailleur. Il me regarde tenir Céline dans mes bras. Elle se laisse pendre, les bras ballants. J'ai un mal fou à la relever suffisamment pour la faire tenir debout. Elle reste comme de chiffon. Sa tête ballote. Comme jamais auparavant, je regarde ses yeux fermés.

- *Moi* : Réveille-toi, tu as du travail.

Elle secoue toujours négligemment la tête. Elle ouvre un peu les yeux. Je la traîne légèrement au centre de la petite scène.

- *Moi* : Je t'emmènerai en vacances quand ce sera fini, on partira tous les deux.

- *Céline* : A quoi ça sert de sauver la vie ...

Elle sourit tout en dodelinant de la tête. Elle s'accroche un peu à moi. Cela me soulage à peine. Mais c'est pas mal non plus de sentir tout son poids sur moi.

- *Moi* : Il y a des choses qui méritent d'être sauvées.

- *Alban* : Les Mangalore !

- *Céline* : L'amour ? Je ne suis pas conçue pour aimer mais pour protéger la vie.

Céline sourit furtivement et conserve un sérieux convaincant dans son rôle. Elle regarde Alban puis son regard se pose à nouveau sur moi.

- *Moi* : Mais non tu te trompes. J'ai besoin de toi.

Les voix des acteurs résonnent. Et ce n'était pas facile du tout à dire à voix basse, surtout en souriant.

- *Céline* : Pourquoi ?

- *Alban* : Allez accouche, Guillaume !

Alban prend toujours les rôles au sérieux quand on s'amuse. Il pense toujours à prendre au dernier moment le rôle du personnage qui pourrait manquer.

- *Moi* : Parce que...

- *Céline* : Dis moi.

Je ne suis pas pressé que Corbain Dallas donne la réponse. Céline dans mes bras, cela peut durer encore plusieurs minutes. Je me perds tout doucement dans ses yeux. C'est infiniment profond. Et puis je remonte rapidement pour dire :

- *Moi* : Parce que je t'aime.

Céline me prend dans ses bras, se serre contre moi.

- *Alban* : Allez c'est bon, on y va !

Puis elle se rejette en arrière, éclairée par la lumière puissante à travers l'écran. Son visage blanchit. Ses traits sont comme effacés par le faisceau lumineux. Son visage et son cou sont si blancs qu'il me semble ne plus les voir. Le râle de la bande son nous étourdit. Cela me semble durer une éternité. Puis quand la lumière disparaît, elle m'étreint à nouveau. Puis elle redresse lentement son visage. Elle frotte sa joue contre la mienne et frôle discrètement mes lèvres des siennes. Alban ne voit rien, seulement jaloux de cette étreinte.

- *Alban* : Allez, on y va. C'est fini, là.

Céline se recule et me tire par la main. Discrètement nous ressortons tous les trois. Assis dans les fauteuils du salon, nous nous regardons sans rien dire. Nous nous sourions, c'est tout. Céline se lève pour rabaisser quelques interrupteurs et la musique s'évanouit dans les couloirs. Maintenant, les clients sortent de la salle de projection. Ils ont une mine beaucoup plus réjouie que les précédents. Céline nous invite à remonter dans l'appartement. Nous nous faufileons alors à contre-sens vers la porte avec l'écriteau "privé". Au-delà, le brouhaha disparaît soudainement. Nous montons l'escalier. Tout semble avoir été un rêve : la foule bruyante des spectateurs, nos courses dans les couloirs, nos jeux. Quand je me retourne, je ne vois que le vide au dessus des marches. Une fois dans la cuisine, Céline sort des verres et les remplit d'eau. Elle prend le sien, le porte à ses lèvres. Elle le boit d'un trait et je ne vois que sa bouche et sa joue. Elle repose son verre et me regarde dans les yeux.

- *Céline* : Bois !

Je reste immobile un instant : quelques secondes pour boire, et le jeu sera terminé. Je bois lentement le contenu de mon verre, tout en la regardant me dévisager. Alban glisse déjà ses affaires dans son sac. Et le père de Céline entre dans l'appartement.

- *Le père de Céline* : Bonne journée aujourd'hui. Pourvu que ça dure. Pour de petites salles de projection comme les miennes, c'est super. Ca vous a plu les garçons ?

- *Alban* : Ouais. On pourra revenir voir le film ?

- *Le père de Céline* : Et bien, quand tu veux. Tu verras avec Céline si elle est disponible.

- *Alban* : d'accord.
- *Le père de Céline* : Et si elle est d'accord, aussi.

Je pose le verre sur l'évier. Le sac d'Alban est déjà prêt. Je trie un peu ce qu'il y a sur la table. Je prends mon temps pour séparer mes crayons de ceux de Céline. Je fais un tas des cahiers et des livres pour chacun de nous deux. Et je les pousse vers Céline. Je veux ces dernières minutes interminables, alors je les fais durer. Je pose une multitude de questions auxquelles je connais les réponses : les devoirs, les cours. Et je reviens aussi sur nos jeux.

- *Moi* : C'était super aujourd'hui !
- *Alban* : Génial. Green même !
- *Céline* : On s'amuse toujours bien quand vous êtes là.
- *Alban* : Dépêche Guillaume, on est à la bourre. T'as vu l'heure ?
- *Céline* : Ah oui, c'est vrai ! on se revoit demain de toute façon.

Demain, demain... seule cette après midi m'intéresse. Tirant sur sa fin, je ne veux que la prolonger. La soirée, la nuit, qu'importe l'école et les parents. On peut être fatigué demain, on rattrapera. Mais Céline nous ramène déjà à l'escalier privé, les couloirs. Alban est devant, marchant rapidement pour m'obliger à forcer l'allure.

- *Alban* : Allez bouge ! On a encore un bout de chemin.
- *Moi* : Oui... Ca prendra cinq minutes pour rentrer, de toute façon.
- *Alban* : Ouais.... Cinq minutes si on court comme des sauvages !
- *Moi* : Ben, pour une fois, on prendra dix minutes.
- *Alban* : On est déjà à la bourre !

En retard ou pas, l'heure avancée de la soirée, qu'importe.

Les portes métalliques sont maintenant devant nous. Alban a déjà actionné la poignée horizontale qui barre toute la porte. La lumière du dehors nous inonde. Je sors et me retourne. Céline est restée à l'intérieur.

- *Moi* : On se revoit demain. Salut.
- *Alban* : Allez on n'a pas le temps !

Je me rapproche d'elle et l'embrasse sur la joue. Je me recule, Céline est dans la pénombre, dans l'embrasure de la porte qui se referme. Céline me tend son collier que je prends.

- *Céline* : Le temps est sans importance, seule la vie est importante.

Alban se tourne vers moi, bluffé. La porte est tirée et seule la tôle de métal me fait face. Je me retourne vers Alban qui a déjà dix mètres d'avance. Je le rejoins. Et je marche sans savoir si je rentre réellement chez moi.

- *Alban* : On va se faire engueuler...
- *Moi* : Tu vas te faire engueuler.
- *Alban* : Ouais, peut être bien.

Dans tout ça, je sais que les semaines suivantes seront pareilles. On va jouer à nouveau les scènes du film avec Céline, même si Alban n'est pas là. Ces journées là seront interminables et je me ferai un peu charrier encore quelques fois pour rentrer si tardivement. De toute façon, je retrouve Céline tous les matins à l'école et nous continuons de faire nos devoirs et nos travaux de classe ensemble. Mais depuis ces mercredis là, mon estomac se recroqueville parfois quand elle est avec moi. Ou alors j'ai soudainement du mal à respirer. Mais rien n'a changé entre nous : nous restons les inséparables que nous sommes.

- *Moi* : Même si tes copines sont un peu chiantes et collantes quelques fois.
- *Céline* : Tu sais, Alban, il est sympa malgré tout, mais alors tes autres potes, laisse tomber ! Alors tu vois, c'est pas mieux !

Mais dans le cinéma de son père, Céline devient la merveille que je découvre à chaque fois. En arrivant, elle porte le collier que je lui rends, puis elle me le tend quand je pars. Avec ce lien, rien ne peut me la soustraire. Tant que le jeu existe entre nous.

-
- *Un spectateur dans la salle* : Le scénario du film vous a-t-il été inspiré par une histoire vraie?
 - *Le cinéaste* : Oui, bien sûr, elle est vraie. Je me suis basé sur des faits réels. J'ai dû faire malgré tout quelques adaptations pour le film.
 - *Le même spectateur* : Alors, elle n'est pas tout à fait vraie ?
 - *Le cinéaste* : Si, elle est vraie. Je n'ai jamais menti. Elle n'est pas historiquement véridique, c'est tout.
 - *Une spectatrice* : Mais l'histoire que vous filmez est-elle la vôtre ?
 - *Le cinéaste* : La mienne... La vôtre... L'histoire de ce garçon dans ce cinéma, c'est une part de mon histoire. L'histoire de Céline avec Guillaume, c'est probablement la vôtre également. Elle ne m'appartient pas en propre puisque qu'elle n'est pas véridique : les histoires d'amour sont universelles.
 - *Un spectateur* : Mais que sont devenues les personnes dont vous vous inspirez ?
 - *Le cinéaste* : Alban est parti pendant les grandes vacances qui suivirent, et il habite toujours dans le Sud Ouest, cela depuis une quinzaine d'années maintenant.

Les petits cinémas quelques fois disparaissent. Ou alors les parents changent d'avis. En tout cas, un jour, le père de Céline est parti, et Céline avec lui. C'était le jour des vacances de pâques. Un mercredi. J'ai attendu longtemps devant la porte métallique. Au bout d'un long moment, j'ai appelé, espérant qu'elle m'entende par la fenêtre ouverte de l'appartement. Un pincement au ventre, j'ai fait le tour du bâtiment : les vitrines des affiches étaient vides, comme à l'arrière au-dessus des portes. De longues bandes de papier encollées indiquaient que le cinéma était fermé.

Désespéré, je suis rentré. Je pleurai et les larmes coulaient sur mes chaussures et le trottoir. Les fissures des dalles semblaient vouloir m'engloutir. J'imaginai le cinéma vide, déserté. Et pourtant je voyais Céline à l'intérieur.

En repassant devant le cinéma tous les matins, l'absence de Céline me faisait mal. Je changeai d'itinéraire. Quand le cinéma a été repris, je suis entré jusqu'au nouveau guichet. Alors Céline me semblait être un fantôme. J'ai donc continué de contourner le quartier pour aller au collège. Je cherchais Céline dans la foule, dans l'école. Je croyais la voir partout.

Puis j'ai reçu un courte lettre : elle n'avait pas le temps, elle faisait vite, me demandait de lui écrire à l'adresse au dos de l'enveloppe. La lettre que j'envoyai le lendemain est revenue avec la mention : pas de destinataire à l'adresse indiquée. C'était comme si elle m'abandonnait une seconde fois. J'essayais une autre fois en vain. J'ai remué ciel et terre : aucun adulte ne savait. Je l'ai attendue puis j'ai oublié, un peu. Depuis, je fais des films pour faire revivre des histoires. Des histoires d'enfants plus particulièrement. Si Céline un jour en voit un, elle me reconnaîtra. Ce sont mes bouteilles à la mer, robinson de toutes les images que je crée, des images qui me hantent aussi.

Alban me tire par la manche pour que j'avance plus vite. Il abandonne au bout d'un moment, et se met à mon pas.

- *Alban* : Toute façon, Leïlou et Corbain dallas, ils vont pas bécoter bien longtemps.
- *Moi* : Pourquoi tu dis ça ?
- *Alban* : Parce que ça va quand même leur tomber sur la gueule, la boule !
- *Moi* : Quoi ? Mais ils l'ont arrêtée en l'air !
- *Alban* : Oui, une fois. Mais même arrêtée, positionnée à 60km de la terre, elle tombe. Et pendant que la gonze s'envoie en l'air dans le scaphandre avec le taxi, y a personne pour recommencer.
- *Moi* : Mais ça se passe dans le futur, alors tu peux imag...
- *Alban* : Ben ouais, mais le taxi, dire que la fille était pas fichée par la police, il pouvait pas le deviner puisqu'il était pas là au moment du contrôle des flics. C'est eux qui s'en sont rendu compte, pas lui. Et le bruit dans l'espace, c'est pas du futur, ça : c'est aussi du pas possible !

Alban a toujours les pieds sur terre. Et je découvre tranquillement que l'on peut faire croire un tas de trucs qui n'existe pas. Suffit de bien s'y prendre, de le faire discrètement. Et d'y mettre les formes, tant que le charme agit. Et même de le faire au moment le plus anodin, comme un tour de magie, avec les pellicules et les caméras comme pour créer du rêve. Et comme Céline habite dans un cinéma, en passant de tels mercredis, j'allais rêver pendant un bon moment encore. Ressasser les mêmes images complaisamment, comme revoir avec délice un film pour la énième fois pour savourer à chaque projection les menus détails qui nous font rêver et aimer.

- *Alban* : Ah, merde
- *Moi* : Quoi encore.
- *Alban* : J'avais oublié les gâteaux dans ma poche. C'est plein de miettes maintenant.
- *Moi* : File m'en.

Nous marchons sur le trottoir en larges dalles de béton. Nous marchons entre les fissures. Il y a des pièges partout, et des failles en tout. Mes doigts jouent toujours avec les perles en bois du collier.